

Frédéric Beigbeder

[Texte Sébastien Dubos. Photos: Joel Saget]

Ense plongeant dans les archives de son père, le romancier va aller de découvertes en découvertes. Avec son écriture sensible et touchante, Frédéric Beigbeder ausculte en parallèle la génération des « boomers ».

Comment est né le livre ?

Frédéric Beigbeder : J'ai perdu mon père en septembre 2023 et il fallait rapidement écrire quelque chose pour l'enterrement. J'ai commencé, pour faire son portrait. J'ai fait le discours, mais il restait beaucoup de choses à dire et je ne pouvais pas faire un discours de 200 pages. Alors j'ai écrit un livre de 200 pages !

Comment avez-vous travaillé ?

C'est un mélange de beaucoup de choses. Quand on a un deuil, c'est finalement très banal et il y a beaucoup de livres où les gens parlent de leurs morts. C'est tout à fait respectable, mais ça ne suffit pas ! Il faut faire quelque chose de cette émotion-là. Moi, j'ai eu d'abord l'impression d'un rendez-vous manqué et de devoir mener l'enquête pour comprendre qui était mon père. Ensuite, la disparition de mon père, moi ça me touche, mais pour les gens qui lisent, ce n'est pas forcément intéressant. Donc, j'élargis à sa génération. J'essaie de comprendre cette catégorie d'hommes qui sont nés juste avant, pendant, ou après la guerre, et qui ont eu ce rêve de la société de consommation, de la « jet-society », de voyager et de séduire beaucoup. Ces hommes, les « boomers », sont une génération très spéciale de jouisseurs, hédonistes, et sans doute aussi égoïstes. À travers le portrait de ces hommes-là, c'est aussi un questionnement sur ce que c'est qu'être un homme aujourd'hui, quel modèle ils nous ont transmis, qu'est-ce qu'on veut garder ou pas ?

C'est le père qui parle ou l'écrivain ?

C'est vrai que j'ai beaucoup regretté qu'il n'ait pas été plus proche de ses enfants, mais en même temps, vu ce que j'ai découvert dans mon enquête, à savoir qu'il a été

«Un livre pour un dialogue qui n'a pas eu lieu»

abandonné dans une prison (le pensionnat de Sorèze, dans le Tarn NDLR) à l'âge de 8 ans, c'était difficile pour lui d'être un père. Maintenant, j'ai l'impression que je suis plus proche de mon père depuis sa mort. Parce que j'ai fait ce travail-là.

Au fil des pages, on découvre un personnage de roman ?

Oui, et c'est aussi mon rôle. Je suis romancier et je transforme mon père en personnage de roman. Je ne sais pas si on peut faire ça avec tout le monde, mais c'est vrai que lui a quand même eu une vie assez intense.

Vous avez fait des découvertes ?

Oui, et d'ailleurs c'est souvent le cas. On le voit avec Vanessa Springora et son nouveau livre. On a des archives à la mort de quelqu'un, on a accès à tous ses secrets. Lui, c'était particulier, il avait mis dans un coffret noir un certain nombre de choses en marquant « à brûler après ma mort ». Évidemment, je me suis empressé de faire l'inverse et j'ai découvert beaucoup de choses : des lettres, des passeports à un autre nom... Des choses qui m'ont intrigué, qui en font un personnage qui avait une double identité, une double vie. Ce qui explique pas mal de choses et peut-être qui explique comment je suis devenu écrivain, tout simplement !

Vous évoquez sa « prison » à 8 ans, vous vous attendiez à une telle rudesse ?

Il m'en avait un peu parlé, il m'avait dit qu'il n'avait pas compris pourquoi ses parents l'avaient enfermé dans ce pensionnat. J'ai un fils de six ans et pour moi, c'est inconcevable de me séparer de mon enfant pendant des années et des années, pour le voir simplement à Noël et au mois d'août. Dans ces prisons tenues par des prêtres et des soldats en uniformes, on a froid, on a faim, les brimades sont permanentes, les dortoirs fermés, la nuit, de l'extérieur. Le fait de parler de ça, c'est aussi un moyen de mieux comprendre cette génération qui voulait jouir de tous les possibles parce qu'elle avait connu cette enfance-là et la guerre.

Que vous a-t-il transmis ?

Le goût de la liberté, l'impertinence ! Il était très drôle, il était souvent provocateur à sa manière. Et peut-être qu'il m'a transmis des choses moins bonnes pour la santé comme d'adorer la bouffe, les femmes... J'ai essayé de lui ressembler pendant trente ou quarante ans, d'être un séducteur, un fétard moi aussi. Je crois que précisément, ce livre-là me permet de trier, de faire une sorte d'inventaire, et de ne plus être l'objet d'une loyauté inconsciente mais plutôt de devenir le sujet de ma propre vie. Et à bientôt 60 ans, il était temps !

C'est une manière de lui dire je t'aime une dernière fois ?

Surement, parce que je ne lui ai jamais dit de son vivant, et lui ne me l'a jamais dit non plus. Et peut-être que les livres servent à ça, à établir un dialogue qui n'a pas eu lieu.

« Un homme seul », 20€, 224 pages aux Editions Grasset

